

La Résistance sans héroïsme de Charles d'Aragon

Fiche élève

Contexte du témoignage

Extrait (p. 7 et 8)

Dès le premier chapitre intitulé « L'hiver le plus long », Charles d'Aragon pose le contexte de son témoignage :



Pendant un quart de siècle, bien des jugements ont été portés sur la Résistance et sur le comportement des Français sous l'Occupation. Aujourd'hui deux opinions tendent à prévaloir. Les uns voient en rêve le peuple en armes, le peuple de Michelet, celui de la Commune. Sortis en foule de l'usine, de la ferme, de l'école et de la boutique, des héros plébéiens auraient tenu Hitler en échec. Mieux encore, on croit découvrir que ces lutteurs auraient été les champions lucides d'un combat contre l'oppresseur capitaliste. Un peuple rebelle et cabré !"

[...]

"Il entre aussi quelque optimisme emphatique dans les évaluations portées par les professionnels de la vétéranse. Ils ont besoin que la Résistance ait été un mouvement de masse. Ils se heurtent parfois à des contradictions hautement autorisées. Considérons par exemple ce que relate M. Sanche de Gramont dans un livre sur les Français : « En janvier 1970, André Malraux m'a déclaré au cours d'un dîner : "Nous avons cru que nous étions les plus nombreux et puis nous avons découvert que nous étions dix-sept mille et qu'ils étaient quarante mille. Je veux dire quarante mille Français dans la Waffen SS. On vient de me communiquer les chiffres. " Dix-sept mille résistants ! C'est sûrement trop peu, sauf peut-être pour la première année. Mais le seul chiffre vérifiable, c'est sans doute celui de la Waffen SS. »

Questions :

- 1) À combien est estimé le nombre de résistants ?
- 2) Si vous comparez au nombre de Français engagés dans la Waffen SS, que pouvez-vous en dire ?
- 3) Quel regard porte Charles d'Aragon sur cette estimation ?

La solitude des débuts

Extrait (p. 8 et 9)

Charles d'Aragon se replonge alors dans cette année 40 et décrit son sentiment de solitude face à une population toute acquise au Maréchal Pétain.



Le témoin vieillissant que je suis, lorsqu'il fait l'inventaire de ses plus lointains souvenirs de Résistance, ce qu'il trouve tout d'abord, c'est une impression de solitude. C'était certainement plus vrai en zone libre qu'ailleurs. Mais c'est à Paris qu'au printemps 1944 Pétain a connu l'une de ses réceptions les plus triomphales. Qu'en aurait-il été en 1940?

Je revois ce qu'était à cette époque la France méridionale, la France de Vichy. Être opposant alors, c'était se vouer à l'isolement. C'était rompre avec le plus grand nombre. C'est au moins ce que je ressentais et ce que je n'aurais sans doute pas éprouvé si j'avais vécu contestataire au sein d'un peuple en révolte. En fait, dans cette France provinciale, le maréchal Pétain jouissait d'une popularité jamais égalée depuis. Bel exemple d'aliénation, direz-vous ! Voire. Si aliénation vient bien de Entfremdung, si ce mot désigne bien le fait de devenir étranger, il désigne aussi le contraire de ce qui s'est passé, au lendemain de l'Armistice, dans la conscience des Français que j'ai vu vivre. Ceux-ci donnaient plutôt l'impression d'être rapatriés, d'avoir retrouvé une patrie perdue, de s'être réfugiés avec un empressement frileux dans des structures depuis longtemps délaissées et de se réconcilier tendrement avec leur passé sous l'autorité rassurante d'un chef qui avait à peine quarante-six ans de moins que le maréchal de Mac-Mahon. Cette civilisation patriarcale et rurale qui naissait ou renaissait dans une atmosphère de légende et dans un concert de bénédictions était plus faite qu'aucune autre pour donner une impression de culpabilité à ceux qui transgressaient les lois.

Ainsi me sont apparues les choses. Cela me semble d'autant plus curieux que, dès le début, j'ai pensé que tôt ou tard, par des voies droites ou obliques, je devrais agir en opposant. »

Questions

- 1) Pour Charles d'Aragon, pourquoi est-il difficile d'entrer en résistance ?
- 2) À partir de vos connaissances, expliquez pourquoi le maréchal Pétain bénéficie-t-il d'une popularité aussi grande ?

L'appel du général de Gaulle

Extrait (p. 10 et 11)

Si aujourd'hui le général de Gaulle et son appel du 18 juin font figures de proue de la Résistance française, ramené au contexte de l'année 1940, on voit combien la figure du général était loin d'être consensuelle et son appel très marginal.



La France n'avait donc rien d'une cavale indomptable et rebelle lorsque le pâle soleil de la Révolution nationale est venu remplacer celui de Messidor. Bien des gens ont cependant senti dès lors naître leur vocation de résistant. Ils n'y ont certainement pas été portés par l'enthousiasme ambiant.

Il s'en est tout de même trouvé quelques-uns dès le début et chaque résistant avait, pour le devenir, des motifs particuliers. Naturellement, il y a eu l'appel du 18 juin. Mais on s'imagine mal aujourd'hui combien cet appel a été peu entendu. La population civile était vouée aux migrations et au désarroi, et les militaires, certes, n'étaient pas mieux lotis. Jamais les Français n'ont eu moins qu'alors la possibilité d'écouter la radio dans leur salle à manger et les transistors n'existaient pas encore. Quant à moi, je finissais misérablement, aux confins du Sahara, un stage d'observateur dans l'armée de l'air. Campagne sans gloire, hélas. C'est là que j'ai su, tant bien que mal, que de Gaulle avait lancé un appel. Combien de temps m'a-t-il fallu, comme à beaucoup d'autres, pour en connaître le texte? Ceux qui l'avaient entendu en récitaient plus ou moins fidèlement des fragments. Une tradition orale s'élaborait. Petit à petit des lambeaux se juxtaposaient. Il a fallu attendre les premières publications clandestines pour confronter avec l'original tant de versions véhiculées par la seule parole. Au fait, ai-je vraiment lu, avant l'après-guerre, ce texte d'un bout à l'autre? Qu'importe! Tout le monde a eu vite fait de savoir ce qu'étaient de Gaulle et son action. Sans les vitupérations de Bordeaux et de Vichy, on l'aurait su un peu moins vite. Pour un bon nombre, dont j'étais, l'existence de l'appel a tout d'abord compté plus que son texte et la personne du plus illustre des Appelants est pour un temps demeurée mystérieuse. »

Questions

- 1) Pourquoi l'appel du général de Gaulle a-t-il été si peu entendu par la population ?
- 2) Comment le message s'est-il diffusé ?
- 3) Selon vous, pourquoi les premières publications du texte sont-elles clandestines ?

Les parcours des premiers contestataires

Extrait (p. 14)

Charles d'Aragon souligne la diversité des parcours des premiers contestataires qu'il peine encore à nommer résistants et l'on perçoit combien son engagement au sein des démocrates-chrétiens a été déterminant pour lui.



À côtoyer les rescapés des grands périls, on se serait volontiers pris pour des résistants si l'on avait connu le mot. Après tout, l'avenir devait nous présenter bien des types de résistants par osmose, sympathie ou procuration. Mais en vérité, dans les derniers mois de la paix, la Résistance a, en quelque sorte, préexisté à elle-même. Ses futurs membres prenaient déjà rang. Au lendemain de l'armistice, il leur restait à passer promptement par les stades de la protestation silencieuse, de la contestation spontanée et de la recherche des complicités. Cette dernière se faisait à tâtons, dans un paysage de hasard. »

Questions

- 1) Quels sont les trois processus qui caractérisent les trois types de résistants selon Charles d'Aragon ?
- 2) Après l'armistice, par quels stades sont passés les contestataires ?

L'importance des rencontres

Extrait (p. 15)

Pour autant, il y eu des rencontres importantes, comme celle de Robert Harcourt, intellectuel français qui dénonce dans ses écrits, dès 1933, le régime nazi.



En ce temps, le prochain était loin. Il était loin mais il circulait. Dans des retraites bien obscures, une sonnerie de téléphone intervenait parfois comme un événement. Des voix presque oubliées émettaient des avis à mots couverts. Des personnes dont on ne connaissait que le nom et les œuvres s'annonçaient à l'improviste.

Ce fut le cas de Robert d'Harcourt. Sa visite, en l'automne 1940, fut, je crois, la première qui m'apporta des nouvelles lointaines. Mon hôte n'appartenait pas encore à l'Académie française mais il était déjà célèbre par sa vaillance et son savoir. Mieux que personne il connaissait l'Allemagne de son temps. Les épreuves que les catholiques subissaient dans le IIIe Reich lui étaient familières ; il en parlait avec de précieux détails.

Robert d'Harcourt n'était pas éloigné de la démocratie chrétienne et il entretenait, en outre, d'étroites relations avec la hiérarchie catholique. C'est ainsi qu'il m'introduisit chez mon nouvel archevêque, Mgr Moussaron, qui occupait à Albi le modeste siège sur lequel le cardinal Tisserand avait un instant envisagé de s'asseoir."

Questions

1) En quoi la rencontre avec Robert Harcourt est-elle importante ?

Le rôle de l'Église

Extrait (p. 16 et 17)

On connaît l'engagement de Mgr Moussaron contre la persécution des juifs et pour l'accueil des réfugiés mais aussi des résistants dans les institutions catholiques. Pour autant Charles d'Aragon n'en est pas moins critique sur le rôle de l'Église catholique dans cette période trouble.



"L'archevêque du lieu devait, comme tant d'autres, enfumer à coups d'encensoir le vieux visage de Pétain. Il n'a jamais pour autant failli à ses obligations à l'égard des proscrits. Il reconnaissait le régime installé par la défaite. En quelque sorte il en faisait partie. Voilà qu'enfin on tournait le dos à des traditions que les hommes de son âge et de sa formation avaient si longtemps contestées. Mais ses responsabilités dans l'Église faisaient de lui, comme de chaque pasteur, un opposant à tout le moins occasionnel. Un diocèse d'alors n'était pas seulement un morceau plus ou moins tranquille de la France en état d'armistice. C'était un fragment de l'Église persécutée par Hitler. C'était un morceau de cette Europe occupée que parcouraient de discrètes caravanes de proscrits. Accepter grâce à la pesanteur des regrets antérieurs l'ordre moral de Pétain, récuser au nom de l'Évangile l'ordre nouveau de Hitler, voilà qui devait offrir à des hommes âgés et paisibles bien des occasions d'équivoque ou d'ambiguïté. Double jeu ? Qu'est-ce que cela veut dire ? En France tout homme est plus ou moins double.

[...]

L'Église catholique en France n'était certes pas un réseau de résistance. À qui le prétendrait on pourrait opposer trop de textes pastoraux maladroits ou dérisoires. Mais elle était tout de même un réseau dont les membres ont eu de bonne heure des occasions de poser des actes de refus. À la vérité, ils en ont perdu plus d'une. Ils avaient aussi plus que d'autres la possibilité de s'informer. C'est Robert d'Harcourt qui, en 1940, m'apprit l'existence de Buchenwald, mais le nom de Dachau m'était familier depuis deux ans. Je crois vraiment que les scènes essentielles de l'univers concentrationnaire étaient, dès la première année de l'Occupation, accessibles aux imaginations de tous les contemporains passablement avertis. Il n'était pas si facile d'être ignorant."

Questions

- 1) Charles d'Aragon parle d'un double jeu de l'Église. Relevez dans le texte deux phrases qui illustrent cette expression.
- 2) Selon Charles d'Aragon, est-il difficile en 1940 de connaître l'existence des camps de concentration ?

Voyage à Vichy

Extrait (p. 17 et 18)

Ignorant, comme il l'écrit, Charles d'Aragon « avait le souci de ne pas le devenir ». Il part donc durant deux semaines à Vichy.



À Vichy, je vis peu de choses et beaucoup de gens. Les impressions que j'ai gardées sont floues. J'avais le sentiment d'être au cœur d'un Olympe dérisoire, au foyer d'une mythologie nouvelle et pitoyable, en marge d'une cour bavarde et mal logée. Jamais je ne vis moins de pétainistes que sur les bords de l'Allier. Le culte même de l'idole n'était pas au point. Un jour, au bar de l'hôtel du Parc où je me trouvais avec Guy des Cars, j'ai quasiment frôlé Pétain. Deux choses m'ont frappé : la couleur rose de sa carnation juvénile et l'allure incroyablement civile de sa démarche. Cela surprenait chez un octogénaire et chez un vieux guerrier. Sans doute a-t-on dû atténuer dans la suite cette familiarité du décor, mais en 1940, Vichy m'a paru prosaïque. Les retrouvailles qui s'y célébraient sous les arbres jaunis n'étaient pas génératrices de ferveur. J'ai rencontré bien des revenants mais peu de pèlerins. Ce n'était pas la dévotion qui les attirait vers les lieux saints de la Révolution nationale. Les dévots étaient ailleurs, dans les départements mal connus qui composaient la zone libre. Mais à Vichy j'ai croisé des futurs compagnons de la Libération et des futurs épurés. D'aucuns prédisaient la victoire anglaise ; d'autres misaient sur celle du IIIe Reich. On parlait peu de De Gaulle, à peine plus de Pétain. J'eus vite fait de rejoindre à Saliès mes maigres ombrages. L'automne persistait encore. Dans ma solitude je percevais certes l'écho des ferveurs orthodoxes mais aussi les rumeurs de la résistance naissante."

Questions

- 1) Relevez dans le texte tous les mots évoquant la religion.
- 2) Lorsque Charles d'Aragon croise le Maréchal Pétain à Vichy, par quoi est-il surpris ?
- 3) Quelle phrase traduit toute la complexité de l'opinion des Français en 1940 ?

Automne 1940 à Saliès

Extrait (p. 18 et 19)

Charles d'Aragon regagne ses terres à Saliès et nous replonge dans l'état d'esprit d'alors.



On a mal à s'imaginer ce que fut cet automne. La France, dont la plupart des sources d'énergie étaient taries, retrouvait ses dimensions antiques. De grandes villes, hier proches, devenaient lointaines. Des villages tenus pour voisins cessaient de l'être. Le kilomètre reprenait la valeur qui était la sienne au siècle précédent. Les distances étaient mesurées au pas de l'homme et du cheval.

Voilà qui vous donne une idée de ce qu'était la campagne avec son peuple provisoirement mutilé mais quotidiennement accablé de louanges. « Quand un paysan de chez nous voit sa récolte détruite ... ». Ainsi chevrotait le maréchal. « Le paysan de chez nous ! me disais-je, mais comment fait donc celui d'ailleurs ? ». Au vrai, dans les villages on ne s'interrogeait pas. On se sentait confusément fier d'appartenir à une catégorie si méritante. C'était un encouragement pour ceux qui, dans les fermes, ajoutaient à leur besoin celle d'un mari ou d'un père prisonnier. Un encouragement aussi pour ceux qui, dans les jeunes arcanes du marché noir, s'apprêtaient à entreprendre de fécondes carrières.

« L'hiver commence ; il sera rude. » On affichait sur les murs ces propos du vieux maréchal qui n'avait d'éloquence que lorsqu'il évoquait une France rurale livrée sans défense aux caprices des saisons. En vérité, jamais hiver n'avait été aussi froid depuis trois quarts de siècle. Sous un ciel habituellement clément, j'ai vu des congères s'accumuler devant ma porte. On était surpris de ne pas entendre l'aboiement des loups. Une certaine harmonie se manifestait entre les êtres et les choses. Les arbres dénudés faisaient penser à ces vieux chefs que la défaite avait arrachés à la retraite ou à la disgrâce pour les mettre à la tête des villages et des cités. Tout cela paraissait devoir durer éternellement. La guerre pour beaucoup était loin.

Que faire en une solitude à la fois profonde et hostile, sinon lire, prier et se chercher des occupations utiles ?"

Questions

- 1) Quelles sont les conséquences de la défaite sur les conditions de vie des Français ?
- 2) Selon Charles d'Aragon, quelle catégorie socioprofessionnelle est mise en valeur par le régime de Vichy ?

Contact avec la Résistance

Extrait (p. 19)

Charles d'Aragon lit, il lit beaucoup, il écrit aussi notamment pour le journal démocrate-chrétien L'Aube « *Je n'ai jamais cessé de défendre ma faible culture contre l'érosion de la solitude* » écrit-il (p. 21).

Mais Charles d'Aragon veut aussi agir.



L'action était ailleurs. La résistance aussi. Il était aussi malaisé de découvrir un contestataire dans un département rural que facile d'en rencontrer un à Paris ou à Lyon. Paris a connu dans cette époque affreuse une beauté qu'il n'a pas retrouvée. Le silence, la tristesse et la gravité font plus pour la splendeur d'une cité que l'encombrement, le vacarme et la fête. Un jour que je traversais la place de la Concorde, une phrase de Chateaubriand me revint en mémoire : « L'heure viendra que l'obélisque du désert connaîtra, sur la place des meurtres, le silence et la solitude de Louksor. »

Les raisons qui m'amenaient à Paris n'avaient rien de politique. Cela ne m'empêchait pas d'aller jusqu'à la rue Garancière où la Résistance prenait déjà corps et visage."

Questions

- 1) Est-il facile d'entrer en contact avec des contestataires dans le Tarn ?
- 2) En 1940, dans quelles villes pouvait-on aisément rencontrer des résistants ?

Les premiers résistants : des militants engagés et maladroits

Extrait (p. 22)

À l'automne 1940, dans le Tarn et sa région, Charles d'Aragon n'est pas seul à manifester « une opposition éloquente » comme il la nomme alors. Pour ces résistants de la première heure, si l'engagement est spontané, il peut paraître aussi maladroit sous certains aspects.



"Ce qui caractérisait cette résistance inorganisée, c'était un manque absolu de clandestinité. Ceux qui y participaient étaient classés dès le départ. Professeurs issus des gauches laïques et de la naissante gauche chrétienne, militants des centrales syndicales, anciens collaborateurs des publications antifascistes, chacun d'eux s'avavançait dans la vie avec une étiquette collée au dos. Il eût été dérisoire de puiser trop tôt dans l'arsenal des luttes secrètes et d'en extraire prématurément la plus commune des armes : la fausse carte d'identité. À celui que son destin affuble des oripeaux de la notoriété, à quoi sert le masque du pseudonyme ? C'est plus tard, pour les commodités des correspondances, des déplacements et des missions organisées, que les fausses appellations allaient devenir indispensables. En attendant, rien n'était plus utile que de se présenter sans équivoque à l'hostilité, à l'indifférence ou aux railleries du plus grand nombre. Que de commentateurs sans malice ! Que de délateurs qui ne voulaient pas l'être mais qui ne parvenaient pas à réprimer leur indignation ! Les villes en étaient remplies et parfois aussi les villages. À la vérité, les fonctionnaires des renseignements généraux avaient alors la tâche bien facile."

Questions

- 1) Pourquoi la police n'avait-elle aucun mal à identifier les résistants dans les premiers temps ?
- 2) Quels moyens les résistants vont-ils mettre en oeuvre pour protéger leur vie ?

Le contrôle de la presse

Extrait (p. 24)

Charles d'Aragon œuvre en tant que journaliste, mais quel enjeu d'écrire dans la presse à une période où celle-ci est censurée ?



En ce temps, la censure était préalable. Il ne s'agissait donc pas de lancer quelques pavés dans les tibias des gouvernants au risque d'aller faire pénitence dans la geôle de Sainte-Pélagie. Il s'agissait tout simplement d'être imprimé et pour y parvenir d'être apparemment anodin. Le seul risque à court terme était d'avoir écrit pour le panier à papier du censeur. Or il fallait, en ce début d'occupation, faire vivre une presse réticente à côté de la presse enthousiaste et louangeuse que lisait le plus grand nombre. Une phrase hétérodoxe astucieusement insérée dans un contexte bénin pouvait apporter quelque réconfort à un contestataire virtuel et solitaire. Ainsi des vocations d'opposants pouvaient naître. Le jeu en valait la chandelle.

On pouvait aussi se livrer à une critique radicale pour le seul plaisir de se défouler et de faire parvenir jusqu'aux plus hauts sommets l'écho de sa colère. Cela ne pouvait offrir d'intérêt qu'à la condition de susciter autre chose que la réprobation des autorités locales. Il fallait donc être important."

Questions

- 1) Quel moyen était mis en oeuvre par l'État français pour contrôler les journaux ?
- 2) Du point de vue des résistants, quel était l'intérêt de contourner ce contrôle de la presse par l'État ?

Sur la presse locale

Extrait (p. 25)

Si la presse locale constitue une source écrite intéressante sur cette période, Charles d'Aragon nous en montre toute la complexité.



Pironneau avait, avant la guerre, dirigé L'Écho de Paris. C'est ainsi que parmi les journalistes en renom il avait été l'un des premiers à connaître la personne et la pensée du général de Gaulle. Il était, depuis lors, resté fidèle à une grande amitié. Il pensait que le chef de la France libre avait raison et qu'il réussirait dans sa tâche. De là, un attachement constant et courageux, une adhésion lucide à de grands desseins mais rien qui ressemblât au fidéisme du partisan ou au dévouement aveugle du compagnon. C'était être gaulliste avec mesure, mais, à Toulouse et pour un journaliste, c'était pousser l'audace jusqu'à la provocation. Car si la Résistance toulousaine fut en vérité moins anti-allemande qu'antivichyste, ses adversaires de la presse officielle furent moins des partisans de la révolution nationale et de la collaboration que des antigauillistes inconditionnels.

Cela explique en partie le phénomène singulier de La Dépêche de Toulouse. Ce vieux quotidien aujourd'hui centenaire s'est longtemps intitulé : « journal de la démocratie ». Cela aurait pu entraîner une prédisposition à contester la dictature sénile et policière du gouvernement de Vichy. Il n'en fut rien."

Questions

- 1) En vous appuyant sur vos connaissances, comment peut-on expliquer, qu'en 1940, les résistants toulousains s'opposent davantage au gouvernement de Vichy qu'aux Allemands ?
- 2) Contre quel journal local, Charles d'Aragon émet-il des critiques ?

Rencontre avec Monseigneur Saliège

Extrait (p. 31)

Fin de l'année 1940, Charles d'Aragon multiplie les contacts. Le 28 décembre, il rencontre l'archevêque de Toulouse, Monseigneur Saliège. Si ce dernier est connu pour sa lettre pastorale du 23 août 1942 exprimant son hostilité contre les persécutions des Juifs, son engagement remonte aux premiers temps de la guerre. Charles d'Aragon transcrit les lignes consignées dans son carnet suite à cette rencontre.



Rencontré l'archevêque de Toulouse. Il pense comme moi que les églises brûleront et qu'un anticléricalisme violent se déchaînera un jour ou l'autre, résultat naturel de l'attitude des évêques, thuriféraires du gouvernement de Vichy. Les lettres que Mgr Saliège publie chaque semaine sont censurées poliment mais fermement. Dans son message de Noël on lui a refusé le droit de parler de ceux qui souffrent dans les camps de concentration. »

Il est vrai que la région toulousaine était la terre d'élection du système concentrationnaire : Noé, Récébidou, Gurs, le Vernet ! J'en passe. Ainsi tout prenait place : les témoins et les lutteurs, les protestataires et les opposants, les captifs et leurs geôliers. Il appartenait à la résistance de se découvrir un nom et de tisser des liens invisibles dans le brouillard de ce noir hiver."

Questions

- 1) Les religieux et notamment les évêques, sont-ils plutôt favorables ou défavorables au régime de Vichy ?
- 2) Qu'en est-il de Monseigneur Saliège ?
- 3) Selon vous, à qui est destiné le message de Noël de Monseigneur Saliège ?
- 4) Comment l'État français exerce-t-il son contrôle sur Monseigneur Saliège ?

Son engagement dans « La Dernière Colonne »

Extraits (p. 35, 36 et 37)

Son parcours de résistant, Charles d'Aragon le commence début 1941, avec La dernière colonne, mouvement créé à Clermont-Ferrand dans les derniers mois de l'année 40 et qui constitue l'embryon du grand mouvement de la zone libre « Libération-Sud ».

“

"Le général d'Astier de la Vigerie devait jouer un rôle de premier plan auprès du général de Gaulle à Londres et à Alger. Il était le père de mes visiteurs. Jean-Anet avait été mon camarade à l'école de l'air à Rabat. Quant à sa sœur, elle m'est apparue pour la première fois par un matin de février. Une vocation précise et militante la guidait, d'étape en étape, à travers la France. Elle était faite pour convaincre et pour organiser. On était frappé par l'harmonie de ses traits. Il y avait autant d'équilibre et de netteté dans la disposition de ses lignes que dans l'économie de ses propos et de ses plans.

Elle animait avec son frère un mouvement de résistance dont on a depuis fort peu parlé. Ce mouvement s'appelait « La dernière colonne ». Emmanuel d'Astier en était le fondateur. En vertu d'une loi qui veut que les contraires s'attirent en se complétant, il travaillait alors avec Yvon Morandat au seuil d'une féconde carrière de clandestins.

À « La dernière colonne », on s'occupait de distribuer des tracts et parfois moins que cela encore. Il arrivait que l'on se contentât d'utiliser la presse de l'adversaire. On glissait dans un journal exposé pour la vente une étiquette sur laquelle on lisait : « Lisez Gringoire; vous ferez plaisir à Hitler. » J'ai le souvenir de feuilles éparées sur lesquelles était évoqué le sort réservé aux dirigeants allemands qui en 1918 avaient assumé la défaite de leur peuple. Voilà qui marque le caractère d'une résistance : celle d'un peuple qui conteste sa défaite, non celle d'une classe qui en combat une autre et fait sa révolution.

Les papiers valaient ce qu'ils valaient mais on les distribuait de bon cœur. L'essentiel, une fois de plus, était de faire savoir qu'une contestation existait. Le fait même d'une distribution de tracts convenablement imprimés donnait à penser que des militants se concertaient dans l'ombre et que des structures secrètes s'élaboraient. C'était là l'intérêt essentiel de cette tâche ingrate qui consistait à composer des textes et à trouver des lecteurs. Il était important aussi de créer une communauté dans le risque. À s'occuper de presse clandestine, on devenait en effet un candidat sérieux à l'incarcération. Les

premiers animateurs de « La dernière colonne » devaient en faire rapidement l'expérience.

[...]

D'Astier fut incarcéré à Nîmes. Sa sœur y séjournait déjà dans la prison des femmes. Elle était passée chez moi l'avant-veille, préoccupée d'aller réparer quelques erreurs commises dans l'exubérance par des Languedociens inexpérimentés. J'avais en vain cherché à la retenir. Détenue, elle supporta l'épreuve avec entrain, enjouement et dignité."

Questions

- 1) Comment s'appelle le premier réseau de résistance auquel Charles d'Aragon a participé ?
- 2) Quelles actions menaient ces résistants ?
- 3) En quoi était-il essentiel de mener ces actions ?
- 4) Qu'est-il arrivé aux premiers résistants engagés dans La dernière Colonne ?

À la recherche d'autres réseaux

Extrait (p. 37 et 38)

La répression subie par les acteurs de La dernière colonne, amène Charles d'Aragon à chercher d'autres moyens d'intégrer des réseaux de résistance organisés.



L'arrestation de mes amis m'enlevait la possibilité de m'insérer immédiatement dans une organisation clandestine. Un fil était rompu. J'en cherchai d'autres à tâtons. La chose allait devenir de plus en plus facile. Sans doute devrais-je passer sous silence une tentative ridicule que j'ai faite pour établir un contact suivi entre Londres et moi. J'avais, dans ce but, accepté les bons offices de deux jeunes gens qui avaient frappé à ma porte et qui se proposaient d'entreprendre une traversée hasardeuse sur un bateau récemment acheté par eux. Ils partirent lestés de codes que j'avais établis et se firent prendre dans les plus brefs délais. Cela me causa mille ennuis à la fois cocasses, gênants et instructifs. J'ai souvent maudit ces galopins. Ils n'avaient qu'un mérite : celui de m'avoir été recommandés par mon ami l'abbé Basset.

Une plaque à Saint-Étienne-du-Mont, église où il fut vicaire, perpétue la mémoire de ce prêtre martyr. Il offrait un mélange classique de fragilité et de courage, d'audace et de timidité. Entre une captivité orageuse et une déportation mortelle, il trouva moyen, dans Paris occupé, de se mêler à de fécondes et nombreuses expériences de la Résistance naissante. Il était de ceux que la guerre a révélés à eux-mêmes. Sans doute n'a-t-il jamais rien su des deux imbéciles et de leur équipée.

[...]

Je découvrais Toulouse, et Toulouse se peuplait. On sentait que s'y développaient dans l'ombre les éléments des hiérarchies résistantes. Car rien ne fut plus hiérarchisé que la Résistance. Aucune société ne fut plus stratifiée que cette société à moitié souterraine. Voilà qui était conforme au génie de la France, ce pays aussi remarquable par le nombre toujours croissant de ses castes et de ses sous-castes que par la diversité de ses fromages."

Questions

- 1) Quel contact Charles d'Aragon a-t-il cherché à établir ?

- 2) Pourquoi le choix de cette ville selon vous ?

- 3) Charles d'Aragon insiste sur une caractéristique de l'organisation de la Résistance, laquelle ?

- 4) Trouvez un adjectif qui résume l'expression « société à moitié souterraine » s'agissant de la Résistance.

Le réseau de résistance toulousaine

Extrait (p. 41)

La résistance toulousaine l'amène à côtoyer l'organisation « Libérer et fédérer » et à fréquenter la librairie de Sylvio Trentin autour duquel se rassemble l'organisation. Cet ancien député socialiste italien, s'était réfugié en France après avoir refusé de prêter serment en 1926 au régime de Mussolini.

D'autres visages se dessinent « en ce temps [où] la résistance à visage découvert et la résistance clandestine coexistait coexistaient encore ».



Que d'hommes allaient et venaient chaque jour de l'une à l'autre. Certains noms sonnaient comme des appels. À Toulouse, la plaque de Pierre Périssé, avocat à la Cour, attirait les résistants polonais épars dans la région. Quant à Michelet, il nous avait depuis longtemps fait savoir que la rue de la Liberté passait au pied de sa colline corrézienne. Nous connaissions sinon le texte, tout au moins la substance de son appel du 17 juin. C'est de Brive qu'il l'avait lancé mais c'est, je crois, à Toulouse qu'il posa les premiers actes d'une résistance édifiante, historique et féconde. Il s'agissait de sauver quelques Allemands démocrates que le gouvernement de Vichy, honteusement fidèle à d'affreux engagements, voulait livrer à la police du III^e Reich. Le sauvetage réussit avec la complicité active de l'Institut catholique de Toulouse. »

Question

1) En faveur de qui la Résistance toulousaine s'est-elle initialement engagée ?

Sur Augustin Malroux

Extraits (p. 47, 48 et 49)

Charles d'Aragon revient sur le contexte politique de l'avènement du gouvernement de Vichy, évoquant le vote du 10 juillet 1940 donnant les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain.



Voilà que le nom d'un député moins célèbre revient sous ma plume. Augustin Malroux avait en 1936 conquis le siège d'Albi. L'image de cet instituteur socialiste que toutes ses qualités vouaient, hélas ! au martyr, tient une place importante dans le triste musée de ma mémoire. À Vichy, par son vote, il s'était opposé à Pétain dictateur comme à Pétain constituant. Ses vertus d'opposant ne s'accommodaient point de demi-mesures. Mais quel accueil lui fut réservé ! « Je n'arrivais point, me disait-il, à faire admettre les raisons de mon vote à mes électeurs socialistes. Pendant les premiers mois, ils m'ont accablé de leurs reproches. »

Malroux, député d'Albi, eut du mal à se faire pardonner son vote par ses amis. Sans doute ne fut-il pas beaucoup mieux compris par ses collègues instituteurs. Les écoles primaires de la zone libre s'étaient pour un temps transformées en temples de la Révolution nationale. Que d'adultes vivent aujourd'hui qui ont appris les paroles de Maréchal, nous voilà ! sous la férule d'un magister laïque ! Les « hussards noirs » de la République avaient égaré leurs montures dans la nuit. Ils ne furent point isolés dans ces jours de déconfiture. Mais il était plaisant de voir ces diacres fervents de l'anticléricalisme se ranger dans le même camp que les évêques bénisseurs et que les cheveu-légers de l'ordre moral.

[...]

Malroux était d'une autre espèce. Je lui demandai un jour pourquoi il ne songeait pas à reprendre ses fonctions d'instituteur : « Je ne saurais, me dit-il, enseigner autre chose que les droits de l'homme. » Voilà qui honore l'école publique en dégageant ce vieux parfum de sainteté laïque propre à faire oublier les déficiences d'un système et la médiocrité d'un enseignement. « Il faut bien vivre », disent les faibles et Malroux répondait à sa manière : « Je n'en vois pas la nécessité. » En fait, il consacra ses dernières années à donner aux socialistes des raisons de vivre et de mourir. C'est en déportation qu'à la veille d'être libéré il termina sa noble existence."

Questions

- 1) Pour quel mandat politique Augustin Malroux a-t-il élu ?
- 2) Quel métier exerçait-il ?
- 3) Quelle conséquence a eu son vote contre les pleins pouvoirs à Pétain le 10 juillet 1940 ?
- 4) Comment Charles d'Aragon qualifie-t-il "les écoles primaires de la zone libre" ?
- 5) Qu'est-il arrivé à Augustin Malroux ? T

Conclusion

Extraits (p. 217)

Nous avons choisi de nous concentrer sur l'année 1940. Une phrase pourrait la résumer : « Pendant que la Résistance se donnait la peine de naître, la Révolution nationale modifiait le visage de la France et le comportement des Français » (p. 50). Et d'annoncer en suivant « 1941 fut l'année du maréchal ».

Son engagement dans la Résistance, Charles d'Aragon va le poursuivre jusqu'à la fin de la guerre où il prendra en juin 1944 le commandement militaire de la zone A, puis la vice-présidence du Comité départemental de Libération dans le Tarn. Charles d'Aragon resta un homme politique engagé jusqu'à la fin de ses jours.

Si comme il l'écrit « L'histoire de la Résistance est une histoire sans archives sinon sans couleurs », c'est grâce à de grands témoins comme lui, que la Résistance ne reste pas sans mémoire et c'est sur ces derniers paragraphes de La Résistance sans héroïsme que nous concluons...

Années d'occupation ! Années de résistance ! On imagine très bien aujourd'hui ce que pourrait être demain une occupation du territoire. Il est plus difficile de se représenter ce que serait alors une résistance et qui résisterait. En revanche, je vois d'ici les collaborateurs et les épurateurs. Il s'agit là de races solides qui se reproduisent bien. On les rencontrera un peu partout et pas seulement où vous croyez. Quelle forêt serait assez épaisse pour abriter les contestataires ? Un beau livre de Frenay s'appelle La nuit finira. Est-il temps d'en écrire un autre qui s'appellerait La nuit reviendra ? Rien ne serait plus conforme à la nature des choses et aux habitudes des astres.

Des témoins importants vous ont expliqué la Résistance et ses méthodes. D'autres, insignifiants, se sont exprimés devant vous de mémoire et sans notes. C'est mon cas. Tous ces souvenirs évoquent des choses qui ne se reproduiront pas, des procédés d'un temps proche et révolu. Alors pourquoi en parler ? En ce qui me concerne, c'est parce que cela m'a été suggéré, c'est aussi parce que, au temps de mon enfance, j'ai entendu des vieillards qui racontaient Reichshoffen et Gravelotte sous les marronniers et personne ne se demandait quelle part, proche ou lointaine, ils avaient prise à ces faits d'armes. Et plus tard, en lisant la Vie de Rancé, j'ai aimé un passage de Chateaubriand qui se termine ainsi : « Ce sont des jeux finis que des fantômes retracent dans des cimetières avant les premières lueurs du jour. »"

Questions

- 1) Qu'est-ce qui est facile à imaginer pour Charles d'Aragon ?
- 2) À l'inverse, qu'est-ce qui est difficile à imaginer ?
- 3) Qu'est-ce qui a poussé Charles d'Aragon à écrire ses mémoires ?